

Questionnaire

[Paris, décembre 2007]

Bernard Fournier / Jean Orizet

1 – Votre poésie depuis une dizaine d'années accorde une large place à la notion d'entretemps. Pouvez-vous nous en dire davantage? S'agit-il de lier la poésie à la philosophie? *Quelle part donnez-vous aux philosophes dans votre œuvre?*

Vous dites que ma poésie, depuis une dizaine d'années, accorde une large part à la notion d'entretemps. En réalité, ce mot d'*entretemps* est apparu pour la première fois dans un poème en prose de 1972, il y a donc trente-cinq ans. D'autres poèmes suivront, intégrant cette idée d'entretemps dans mon travail de poète et d'écrivain, qui allait se développer dans la prose à partir de l'*Histoire de l'Entretemps* publié en 1985 à la Table Ronde, et dont la presse se ferait largement l'écho. Songez que dix ans plus tôt, en 1975, Gilles Pudlowski écrivait dans les *Nouvelles Littéraires* : « Jean Orizet est le poète de l'entretemps joliment repensé. » À l'origine, il ne s'agissait pas pour moi, de manière consciente et réfléchie, de lier la poésie à la philosophie, mais il est évident que la fréquentation des philosophes a pesé d'un poids réel dans l'élaboration de cette idée d'entretemps, mode de perception incluant l'espace-temps, mystère qui occupe très tôt mes pensées.

S'il est perdu dans le temps, l'enfant l'est aussi dans l'espace terrestre, et d'abord celui de sa maison. Sur cette maison « onirique », Gaston Bachelard, épistémologue et lecteur inspiré des poètes, a écrit des pages admirables. J'ai fait mon miel de la lecture de ce philosophe poète. Un peu plus tard, j'ai commencé à me poser des questions dont je cherche encore les réponses.

J'étais, sans le savoir, devenu poète. L'in-quiétude serait désormais mon lot et la poésie le pivot de ma vie intérieure. Ainsi ai-je entrepris le décryptage du moi et du monde par le truchement de cet exercice spirituel dont je compris assez vite qu'il était le contraire du « divertissement » pascalien. Pour moi la poésie s'érige en concurrente de la science et de la philosophie, même si elle a besoin de l'une et de l'autre. Elle s'inscrit, je le répète, dans cette dimension qui n'est ni le temps ni l'espace, mais qui les contient. Cette dimension je la nomme « entretemps » écrit en un seul mot, graphie dont Racine aimait à faire usage.

La lecture de l'essai de Ciòran, *La Chute dans le temps*, venue s'ajouter à celles des Présocratiques, de Platon, Aristote, Saint-Augustin, Bergson et Bachelard déjà cité, fut le catalyseur, chez moi, de l'entretemps.

« À nous asseoir au bord des instants pour en contempler le passage, écrivait Cioran, nous finissons par ne plus y démêler qu'une succession sans contenu, temps qui a perdu sa substance, temps abstrait variété de notre vide... Il nous revient maintenant de lui redonner vie. »

D'ordinaire, nous ne percevons pas le temps mais de simples instants qui s'inscrivent dans une certaine durée. Cet instant, selon Aristote, est le même en temps que continuité du temps, et il est autre en tant qu'il le divise : autrement dit, il est le commencement d'une partie et la fin d'une autre.

Pour débusquer l'entretemps, il faut plonger dans le temps mystérieux des origines. Murcea Eliade évoque cette continuité du comportement humain vis-à-vis du temps, à travers les âges et les cultures. Quand le temps cesse de fuir à l'horizontale pour devenir vertical et jaillissant selon la thèse de Bachelard, il crée cet « instant stabilisé où les simultanités, en s'ordonnant, prouvent que l'instant poétique a une perspective métaphysique ». Schopenhauer notait déjà que la simultanéité ne saurait exister ni dans le temps seul, qui n'admet pas de *juxtaposition*, ni dans l'espace pur à l'égard duquel il n'y a pas plus d'*avant* que d'*après* ou de *maintenant*.

L'entretemps réalise peut-être la synthèse entre diachromie et synchronie évoquée par Claude Lévi-Strauss à propos de *La Pensée Sauvage* pour l'histoire mythique qui parviendrait à trouver la matière d'un système cohérent où une diachronie domptée s'allierait avec la synchronie sans risque de conflit.

L'entretemps est aussi un point de convergences supérieures, un panthéisme de la chronologie, un moment de grâce, un « surgissement du temps » selon la formule de Merleau-Ponty ou bien « l'éternel présent » de Saint-Augustin.

Je pourrais évoquer aussi l'influence de Kierkegaard et de Jankelevitch. Bergson affirmait que toute perception est déjà mémoire, que nous ne percevons, pratiquement, que le passé, le présent pur étant l'insaisissable progrès du passé rongeur l'avenir.

Considéré comme une acuité cognitive menant à une épiphanie de la pensée, l'entretemps est, en fin de compte, une démarche visant à exprimer, de façon exotérique, une parole à la fois poétique, philosophique, éthique et esthétique qui se veut universelle et se place à la fois en dehors et au sein de l'espace-temps. La tentative est ambitieuse, folle peut-être, j'en conviens volontiers, mais la folie a ses vertus.

2 – Votre dernier ouvrage, *L'Attrapeur de rêves* (Mélis, 2006), est intitulé « roman » ; il me semble qu'il s'agit davantage d'une rêverie sur le thème du double. Peut-être même pourrions-nous y lire le récit d'une quête initiatique. Le côté didactique peut même surprendre, mais il révèle chez vous une attention poussée à la philosophie.

Si l'on s'en tient à la définition du roman comme une œuvre d'imagination destinée à intéresser le lecteur, il n'est pas abusif de qualifier *L'Attrapeur de rêves* de « roman ». Cela étant, vous avez raison de noter qu'il s'agit aussi d'une rêverie sur le thème du double, et même de la triade, avec, c'est vrai, le récit d'une quête initiatique. Le côté didactique auquel vous faites allusion traduit l'implication personnelle qu'est la mienne dans ce livre dont on pourrait également dire qu'il est une autofiction à la puissance trois. S'il révèle, comme vous le dites, une attention poussée à la philosophie, c'est évidemment – pour reprendre ce que j'ai noté plus haut – parce que je fréquente les philosophes depuis longtemps.

Je reviens sur l'idée de double, et d'abord du dualisme. On le retrouve dans chacune des grandes religions. Pour les avoir étudiées toutes, il est évident pour moi, que de Moïse au Christ et du Bouddha jusqu'à Mahomet, les prophètes ont consacré l'essentiel de leur enseignement à convaincre le croyant de son dualisme de mortel d'où sortirait, par la résurrection ou la réincarnation, son corps glorieux d'immortel. La mort étant inacceptable pour l'homme, chacun cherche le moyen de la vaincre ou de la nier.

Le double maintenant. Quand François, l'un des deux héros du livre, évoque, sa première rencontre avec Ash, il lui dit sa conviction d'avoir aperçu non un sosie mais un double, c'est-à-dire une projection ou un reflet de soi-même dont l'existence est virtuelle en chacun de nous.

François pense que ce double avait acquis une existence à part entière qui devait, tôt ou tard, se croiser avec la sienne, provoquant un face-à-face à l'issue imprévisible. Dans un passage d'*Aurélia*, Nerval parle d'une tradition connue en Allemagne : chaque homme a son double, le *doppelgänger* – celui qui marche à côté – et lorsqu'il le voit, la mort est proche. Il y a aussi cette légende qui raconte comment, dans les temps anciens, un chevalier combattit toute une nuit contre un inconnu qui était lui-même.

Oui, la trajectoire d'une vie d'homme tend, consciemment ou non, vers la recherche de cet autre présent en nous, voire en dehors ou à côté de nous.

Pour parler de mon rapport à la philosophie, un critique ami, Jean-Luc Favre, se demandait à mon propos, dans une communication à la Sorbonne en mai 2004, pourquoi je m'étais senti obligé, à un moment donné de mon parcours poétique, de recourir à une voie philosophique (comme je l'avais fait beaucoup plus tôt avec les présocratiques). Et ce critique ajoutait : « Je me risquerais à penser que le poète a eu besoin tout au long de sa quête de justifier la véracité de ses égarements. Le questionnement philosophique ne relève pas de la poétique. Antagonisme des traditions ou tout simplement marquage imprécis des imaginaires dont ni le philosophe ni le poète ne parvient à mesurer l'ampleur, sans jamais être certain de découvrir une quelconque vérité. » Et Jean-Luc Favre concluait : « Cependant rien n'affirme que le philosophe soit l'ennemi du poète, même si l'on sait que la fragmentation qu'inaugure le second fait souvent grincer des dents le premier, parce que les voies qui propulsent toute connaissance au monde fini ou infini s'arrêtent à l'instant précis où l'une exprime une tendance à la révélation ou à son contraire, justifiant une prédominance même incertaine, sur l'autre. »

Vous avez, à propos de *L'Attrapeur de rêves*, évoqué une rêverie sur le thème du double et le récit d'une quête initiatique. Mais vous ne dites rien de la quête d'immortalité qui est sûrement l'aspect le plus important du livre. Et cela nous ramène à la philosophie, chinoise cette fois, en la personne du maître Lao Tseu dont je raconte comment il parlait du secret de la Fleur d'or qu'il tenait pour l'Elixir de vie. « L'homme épris d'immortalité, disait Lao Tseu, doit fabriquer la sienne par la persévérance à rechercher puis à maîtriser le souffle vital afin d'atteindre le « Grand Un » par la circulation de la lumière ». Les taoïstes chinois croyaient à l'existence de ces immortels. Des pèlerins partaient à leur recherche du côté de certaines îles et montagnes où ils étaient censés habiter, non comme les dieux grecs sur un Olympe, mais en êtres humains affranchis de l'emprise

du temps. Ils n'étaient pas éternels mais capables de durer autant que durerait le monde.

3 – Vous écrivez beaucoup en prose. Quelle différence faites-vous entre la poésie en prose et celle en vers? Le départ est-il identique, deux émotions peuvent-elles se traduire dans les deux espèces? Le résultat à la lecture est-il différent? Quand écrivez-vous en prose et en vers? Peut-on mélanger les deux dans un seul poème?

En réalité, j'ai réellement commencé d'écrire directement en prose dans les années 75, ce qui a conduit à la publication, en 1985, de *L'Histoire de l'Entretiens*, mon premier véritable livre en prose. Mais j'écrivais déjà des poèmes ou textes en prose, depuis, disons 1965. En fait, j'ai toujours pratiqué l'écriture poétique sur des modes divers, allant du poème cadencé, voire rimé, au bref fragment de prose, venu de la pratique d'Héraclite, de René Char et de Guillevic. Comme beaucoup d'autres poètes, j'ai commencé à faire mes gammes avec de la poésie rimée, en octosyllabes, décasyllabes ou alexandrins, sous formes de sonnets, d'odes voire de mini-épopées. La querelle entre poésie rimée et poésie libre est d'ailleurs une fausse querelle. Les deux formes ont cohabité depuis toujours. Assez vite, je suis arrivé au poème en prose et à la prose poétique. Et pour répondre précisément à la deuxième partie de votre question, je suis convaincu que deux émotions peuvent se traduire dans les deux espèces. Je dirais que l'impression qu'en retire le lecteur dépend largement de la sensibilité de celui-ci, mais aussi de son degré « culturel » de perception poétique.

Dans une série d'entretiens pour l'émission *À voie nue* de France Culture, en 1993, Claude Mourthé me faisait cette remarque : « Ce qui m'a beaucoup frappé à la lecture comparée de vos différents recueils de poèmes, c'est la façon dont vous passez en souplesse du poème en prose court – et Dieu sait que c'est un genre difficile – au poème tout court, comme si le chant se modulait. » Je souscris volontiers aux remarques de Claude Mourthé. Dans une autre interview plus récente, en 2002, Frédéric Vignale me faisait observer qu'entre prose et vers rimés, je n'avais jamais véritablement choisi. Là aussi, je suis d'accord, sachant que toutes ces formes permettent le meilleur et le pire. Il est plus facile d'écrire un honnête poème en alexandrins rimés qu'un excellent poème en prose, lequel demande une rigueur qu'on ne soupçonne pas.

Finalement, pour moi, le problème du choix entre poème en prose et vers, rimés ou non, ne s'est jamais posé, l'occasion faisant le larron. Dans

tous les cas, il faut travailler. Mais je vois mal qu'on puisse mélanger les deux dans un seul poème, opinion qui n'engage que moi.

Cela dit, l'écriture du poème ne possède ni le même rythme ni la même logique interne que celle de la prose. J'ai beaucoup de mal à mener les deux de front. Je ne suis pas du tout dans le même état d'esprit, dans le même fonctionnement d'écriture quand j'écris des poèmes, fussent-ils en prose, et quand j'écris de la prose – tout court –. Celle-ci s'écrit sur un mode continu, régulier; ceux-là relèvent du discontinu, de l'accidentel, de l'irrépressible aussi. Ce travail en prose est plus réfléchi, plus organisé. Pour autant, le poète que je suis ne se sent en rien différent du prosateur, si ce n'est par l'aspect formel du travail. Nombre de mes recueils sont constitués de poèmes en prose conçus puis écrits comme tels. Je suis passé, peu à peu, du poème en prose à la prose poétique, c'est-à-dire une prose très travaillée, objet de nombreuses retouches, corrections, élagages, avant de trouver son état définitif. L'écriture en prose, encore une fois, obéit à un autre « tempo ». Elle permet peut-être aussi un meilleur développement de la pensée discursive. Enfin, elle ancre mieux l'imaginaire dans le réel.

4

– Vos références littéraires sont nombreuses : quelles sont vos lectures de prédilection? Vous indiquent-elles encore quelque marche à suivre?

Vous dites que mes références littéraires sont nombreuses. Sans doute est-ce parce que la boulimie de lecture s'est emparée de moi dans mes très jeunes années. J'avais, il est vrai, un grand-oncle instituteur qui m'avait appris, très tôt, à lire. J'ai d'abord dévoré toutes ces collections portant des noms de couleurs : Bibliothèque rose, verte, pourpre, rouge et or, sans oublier les couvertures polychromes de Jules Verne dans l'édition Hetzel et les petits ouvrages aux pages fines de la collection « Nelson » où j'ai découvert *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*. *Les Contes* de Perrault me faisaient rêver, « La Belle au bois dormant » surtout. Des livres d'aventures, je passai à des sujets plus « sérieux », me passionnant pour *La Légende dorée des Dieux et des héros* de Mario Meunier. Ce fut mon premier contact avec la mythologie classique. Vers l'âge de dix ans, je commençai à m'intéresser aux poètes : Lamartine (le lycée que je fréquenterai après le collège portait son nom), Hugo, Vigny, Musset. J'apprenais par cœur leurs poèmes. Trois ou quatre ans plus tard viendront Verlaine et Nerval : son « château de briques à coins de pierre »

continue de me hanter. Puis ce sera Baudelaire suivi de Rimbaud. La poésie vivait en moi ; elle ne me quittera plus.

Je m'intéressais aussi à la prose, et grâce à la bibliothèque paternelle, je découvris Valéry, Alain, Colette, Duhamel, Bernanos, Jules Romains, Gaston Rouprel, Albert Camus. Puis ce seront Gide, Montherlant, Giraudoux, Mauriac, Giono, Larbaud, Malraux. Balzac, Stendhal, Flaubert, Maupassant, Proust, Dostoïevski et Tolstoï m'ont révélé l'âme humaine. De Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam, Edgar Poe Von Chamisso, je tiens mon penchant pour le mystère.

Novalis, Nerval, Rilke et Hofmannsthal ont nourri ma faim de rêve.

Mais si je devais vous indiquer mes lectures de prédilection d'hier et d'aujourd'hui, je vous citerais, dans le désordre, Jünger et Gracq, Roger Vailland, Laurence Durrell, Buzath et Calvino, Herman Hesse et Borges, Segalen et Cendrars, Hemingway et Scott Fitzgerald, Thomas Mann et Joseph Roth, Stevenson et Oscar Wilde. Sans oublier la fréquentation régulière de Montaigne, Pascal, Homère et les Présocratiques. Et, naturellement, de très nombreux poètes français et étrangers, de Michaux à Octavio Paz, de Giuseppe Ungaretti à Fernando Pessoa, de Milosz à Neruda, de Shakespeare à W. B. Yeats.

Je ne saurais dire si tous ces poètes et écrivains m'indiquent une marche à suivre. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est qu'ils m'aident à vivre et à garder le désir d'écrire.

5 – Vous ne semblez pas être un poète hors du monde. Vous appréciez la bonne chère, vous êtes un fin œnologue ; mais vous vous préoccupez aussi d'écologie ou de marché boursier. Comment peut-on intégrer cette modernité en poésie ? Tous les mots sont-ils possibles ?

Non seulement je ne suis pas hors du monde, mais j'ai besoin de l'absorber, à chaque instant, par tous mes pores, afin d'avoir le sentiment d'exister. Vous faites référence à des modes d'être très matérialistes comme la bonne chère et le bon vin. Ils sont en effet importants pour moi. La table est un mode d'être social, hédoniste et raffiné. En d'autres temps, j'aurais été disciple d'Épicure. Le vin, lui, est une métaphore de la civilisation gréco-latine dans ce qu'elle a de meilleur. Donc elle me convient. En plus, le vin est, chez moi, consubstantiel à mon éducation, puisque j'ai été, à côté de mon père, vigneron, au moins pendant une période de ma vie.

Mon rapport à la nature est ancien, et du même coup, j'ai toujours fait de l'écologie sans le savoir, au début du moins. Quand j'écrivais, dans *L'Horloge de vie* en 1966 : *Sois humble mince passant, aie l'exigence de l'arbre* ou quand je publiais *Niveaux de survie* en 1978, et notais, en argument de ce livre : « *Dans ce dernier quart du vingtième siècle, l'homme, la femme, l'arbre, l'insecte, l'oiseau, la mer sont-ils encore viables, ou doivent-ils commencer d'organiser leur survie?* », je le faisais avec une conscience d'écologiste, confronté, à travers ma vision du monde et ses voyages, à des images de dégradation qui me choquaient, je dirais même, m'inquiétaient. Cela n'a jamais cessé depuis. Il suffit de lire mes textes jusqu'à aujourd'hui.

Quand au marché boursier auquel vous faites allusion, je le regarde, c'est vrai, non pas en boursicotier, mais en entrepreneur que je suis de par mon métier d'éditeur, bien obligé de prendre le pouls de l'économie générale et sectorielle.

Si la bonne chère, l'œnologie, l'écologie et le marché boursier sont synonymes de modernité, alors oui, il faut intégrer cette modernité en poésie. Il n'y a pas de mot impossible en poésie; il n'y a qu'une bonne ou une mauvaise manière de s'en servir. Cela vaut pour toutes les époques. De l'atome vu par Epicure et Lucrèce jusqu'à la mécanique quantique actuelle, le poète ne s'est interdit aucun vocable.

6 – Vous ne dédaignez pas l'humour, sans qu'on puisse dire que vous ne faites de la poésie comique; mais, comme Guillevic, vous glissez ici ou là beaucoup d'ironie dans vos textes. Est-ce un principe thérapeutique? Acceptez-vous tous les jeux de mots qui se présentent à vous? Peut-on rire de tout? La poésie peut-elle se contenter de l'humour, même et y compris dans l'autodérision?

L'humour a toujours été pour moi un puissant adjuvant. Sans lui, j'aurais du mal à vivre. Il est comme une vitamine ou une drogue dont je serai dépendant. Vu sous cet angle, l'usage que j'en fais dans mes textes peut être en effet considéré comme un principe thérapeutique. Pour autant, je ne pense pas être un poète de l'humour, et encore moins un poète comique. Cosmique peut-être, mais cosmique ludique. Je pratique l'humour de façon orale plutôt : le calembour, la contrepèterie, le jeu de mots, la parodie et la satire sont mon quotidien. Mais à l'écrit, je suis plus circonspect. Là, c'est plutôt de dérision qu'il s'agit, pour traduire une certaine vision du monde. J'ai notamment publié un recueil intitulé « Dits d'un monde en

miettes » qui sacrifie largement à cette vision sarcastique du monde qui est la mienne. Certains poètes contemporains ont fait une large place à l'humour dans leur œuvre, dérision et autodérision mêlées. Je pense à Queneau, Tardieu, L'Anselme, André Frédérique, Ponge ou Michaux. Mais je ne pense pas qu'ils s'en soient contentés. Je suis même sûr du contraire. Mais c'était, pour reprendre la formule de Cocteau, leur « politesse du désespoir ».

7 – Vous êtes un grand voyageur, vous connaissez beaucoup de pays. Quel est celui qui vous attire davantage? Comment les impressions de voyages interviennent-elles dans vos poèmes? Les voyages, et leurs problèmes de temporalité n'ont-ils pas partie liée avec la notion d'entretemps?

Oui, à de rares exceptions près comme l'Australie ou la Nouvelle Zélande, je connais à peu près tous les pays du monde sur tous les continents. Suis-je plus attiré par tel ou tel? Il est aussi difficile de répondre à cette question que de vous dire quel est mon poète préféré. Simplement, il est des pays ou des villes où je retourne, plus volontiers que d'autres, et ce pour des raisons différentes. Ainsi, je ne me lasse pas de revisiter Londres, New York, Prague, Dublin, Rome, Florence ou Venise et de retrouver avec un plaisir toujours neuf, telle île des Caraïbes, de l'Océan Indien ou de la mer de Chine. Dans mes premières années de voyage, je prenais beaucoup de notes sur des carnets. Ensuite, je laissais reposer ces notes qui devenaient, par la suite, des poèmes ou des proses. Je ne me suis jamais considéré comme un poète *du* voyage mais plutôt comme un poète *qui* voyage. C'est assez différent au sens où le voyage n'est pas la quête d'une nouvelle « matière » à poèmes mais un mode d'être au monde, avec sa personnalité. C'est ce que voulait dire Segalen quand il écrivait : « On fit au loin ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi ». Cela dit, l'ailleurs est toujours, a priori, séduisant, et c'est vrai qu'aller au-delà de l'horizon est excitant pour l'esprit et l'imagination. Et puis je me suis toujours intéressé à l'histoire et à la géographie. Donc je voyage dans l'espace et dans le temps pour arriver à l'entretemps. De ce point de vue-là, vous avez raison d'observer que les voyages et leurs problèmes de temporalité ont partie liée avec la notion d'entretemps, ce temps qui jaillit au lieu de s'écouler, selon Bachelard, déjà cité. Je réalise, grâce à mes voyages, ce panthéisme de la chronologie que j'évoquais plus haut comme une des approches possibles de l'entretemps.

8

– Êtes-vous beaucoup lu à l'étranger? Vous estimez-vous bien traduit? (je crois que vous connaissez bien l'anglais et l'espagnol).

Je ne sais pas si je suis beaucoup lu à l'étranger. Je sais simplement que mes poèmes, traduits dans une vingtaine de langues, figurent dans des revues, des anthologies et des recueils. Je suppose donc que j'ai, comme en France et dans les pays francophones, quelques milliers de lecteurs. Mais peut-être suis-je optimiste! Dans les langues que je connais et que je pratique – l'anglais, l'espagnol et l'italien – j'ai pu vérifier les traductions en travaillant avec le traducteur. Dans ces cas de figure, il me semble que les traductions sont bonnes. En tout cas, elles me conviennent. Pour ce qui est du bulgare, du bengali, du turc, du chinois ou du coréen – pour ne prendre que ces exemples-là –, je suis bien incapable de me prononcer sur la qualité des traductions. J'espère qu'elles ne me trahissent pas trop.

9

– Vous disposez d'une place reconnue parmi les poètes français. Comment jugez-vous la jeune poésie? Auriez-vous des noms à citer qu'il faudrait connaître absolument? Comment se porte la poésie de nos jours, elle que l'on dit moribonde, si peu monnayable?

Je crois en effet, et ce en toute immodestie, avoir ma place parmi les poètes français contemporains. L'avenir dira laquelle. Je crois aussi connaître assez bien la poésie actuelle et ses plus jeunes représentants. J'ai publié en 2004 une *Anthologie de la poésie française contemporaine* et, en 2007, une nouvelle édition mise à jour de mon *Anthologie de la poésie française* chez Larousse (la première édition datant de 1988). Je vous citerai quelques noms de jeunes poètes que j'ai voulu voir figurer dans ces deux anthologies : Valérie Rouzeau (née en 1967), Jean-Claude Tardif (né en 1963), Dominique Sampiero (né en 1954), Charles Dantzig (né en 1962), Claire Genoux (née en 1971), Emmanuelle Favier (née en 1980) et, pour des poètes plus confirmés : Guy Goffette (né en 1947), Jean-Claude Pirotte (né en 1939), Antoine Emaz (né en 1955), Eric Brogniet (né en 1956), Hélène Dorion (née en 1958), Ariane Dreyfus (née en 1958), Claude Beausoleil (né en 1948), Claudine Bertrand (née en 1948). Mais il y en a beaucoup d'autres parce que, pour répondre à une autre partie de votre question, la poésie, de nos jours, est très vivante et se porte très bien, quoiqu'on en dise. Elle est toujours aussi peu monnayable, mais sûrement pas moribonde. Les recueils sont très nombreux, même si leurs tirages sont limités. Les éditeurs – petits

surtout – travaillent avec passion dans la France entière. De ce point de vue, le jacobinisme a de moins en moins cours pour la poésie. Même si la présence de la poésie dans les grands médias reste très discrète, je dirais, sans pratiquer la méthode Coué, que l'édition de poésie – recueils et revues confondus – est plus active qu'auparavant. à noter que la pratique des coéditions entre éditeurs de langue française se développe : notamment entre éditeurs belges, luxembourgeois, québécois et africains. Autre phénomène important : le développement des collections de poche bon marché et de bonne qualité, qui favorisent l'accès à la poésie, de même que la multiplication des anthologies. Je me flatte d'avoir contribué à cette multiplication en ayant publié, à ce jour, une douzaine de ces anthologies, thématiques ou non, plus deux éditions de la poésie française chez Larousse, deux bibliothèques de poésie, l'une en 16 volumes, l'autre en 4 volumes chez France-Loisirs, ce qui représente près d'un million d'exemplaires vendus. La preuve me semble faite qu'il existe encore des lecteurs de poésie.